

« — Tu le connais et tu ne le dénonces pas ! Es-tu donc devenu fou, mon pauvre Pierre ?... Quel est cet homme ? As-tu peur de lui ? Mais je suis là, moi, et tu sais qu'un homme ne pèse guère dans ma main... Dis-moi son nom, vite, que j'aille le répéter aux juges, afin qu'ils te rendent la liberté et qu'ils enferment l'autre à ta place... »

« Je m'étais déjà levé. Pierre me prit la main et me fit rasseoir à ses côtés. Puis le malheureux garçon regarda timidement autour de lui, comme s'il eût craint que ses paroles pussent traverser les murs épais de la prison. Enfin, se penchant à mon oreille :

« — David, dit-il, le coupable est si puissant, si haut placé, que, si je l'accuse, personne ne me croira.

« — Pierre, dis-je avec force, j'exige que tu me dises le nom de cet homme ! Je me charge, moi, de le livrer à la justice, si puissant qu'il puisse être ! Et, en faisant cela, non-seulement je te sauverai, mon pauvre frère, mais je remplirai encore mon devoir d'honnête homme. »

— Et ton frère t'a dit ce nom ? demanda M. de Montcalm qui avait écouté ce récit avec attention.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu as dénoncé le coupable à la justice.

— Je viens vous le dénoncer, mon général, car il est à votre camp, il est ici, près de vous, sa tente est à quelques pas de la vôtre.

Le marquis de Montcalm tressaillit.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, David ? demanda-t-il. Et, en même temps, son clair regard s'assombrit.

— Mon général, s'écria le Chasseur de bisons, celui qui a volé les vingt mille livres à la caisse de l'armée, c'est M. Varin lui-même, l'adjoin de M. Bigot l'intendant !...

Et étendant son point fermé du côté de la tente des intendants qui s'élevait à quelque distance, il poursuivit :

— Vous les connaissez bien, ces misérables, monsieur le marquis ! Vous savez que, pendant que la colonie souffre de la guerre et de la faim, ils vivent dans le jeu, dans les plaisirs ! Ils volent le roi, ils volent vos troupes, ils volent vos alliés les Indiens !...

— David, parle plus bas, dit Montcalm.

Mais, emporté par la violence des sentiments qui débordaient de son âme honnête, le Chasseur de bisons ne put se contenir, et sa voix accusatrice retentit dans le silence de la nuit :

— Vous savez que ces intendants maudits laissent vos soldats sans pain, sans poudre, sans chaussures !... Vous savez qu'ils vous haïssent parce que chacune de vos victoires retarde la perte de la colonie, et maintenant qu'ils sont gorgés d'or ils voudraient voir notre pays aux Anglais, car alors l'impunité leur serait assurée et ils pourraient aller jouir en France du fruit de leur vols... Vous savez tout cela, monsieur le marquis, et je suis sûr que vous aviez deviné, avant même que je l'eusse prononcé, le nom du misérable qui a forcé sa propre caisse et qui a fait arrêter mon frère comme coupable !

— David, reprit Montcalm qui avait peine à maîtriser son émotion, penses-tu à la gravité de l'accusation que tu portes contre cet homme ? Je veux bien croire à l'innocence de ton frère, car il me semble impossible que le même sang puisse couler dans les veines d'un voleur et dans celles d'un brave et loyal garçon tel que toi... Mais, si ton frère est innocent, qui prouve que l'intendant soit coupable ?

— Qui le prouve ? dit David avec feu. Mais vous n'ignorez pas monsieur le marquis, que les intendants jouent un jeu d'enfer : M. Bigot a perdu deux cent mille livres l'an dernier ; son délégué

peut bien avoir subi une perte de vingt mille livres. Ici on est loin de Québec, on n'a pas d'argent pour payer ni pour continuer son jeu. Qu'importe ? la caisse de l'armée n'est-elle pas là ? On y prend la somme dont on a besoin, on accuse un pauvre diable du vol que l'on a commis soi-même, et tout est dit !... Voilà pour quoi je suis venu vers vous, monsieur le marquis. Il est si facile d'écraser les pauvres gens quand ils n'ont personne pour les défendre ! Mais vous êtes là, n'est-ce pas ? vous ferez bonne et prompte justice, vous ne laisserez pas condamner un innocent... En remontant le Saint-Laurent, j'ai vu sur la rive, près de Sillery, ma pauvre Marthe qui m'envoyait un dernier adieu, et ses signes semblaient me dire encore :

« — Ayez confiance, David, courage et confiance ! »

« Ah ! monsieur le marquis, vous aurez pitié de ma pauvre Marthe et de moi !... »

Le marquis de Montcalm paraissait en proie à une vive agitation. Il marcha quelque temps, les bras croisés, le front pensif. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant le Chasseur de bisons :

— David, lui dit-il, tu connais l'audace et l'habileté de celui que tu accuses. Tant que tu n'auras pas contre lui des preuves bien positives, il est inutile d'agir et il serait peut-être dangereux de lui montrer qu'il est soupçonné. Aie un peu de patience. Vers la fin de ce mois, j'irai à Québec prendre le commandement de l'armée du Centre. Si tu m'apportes alors la preuve évidente du crime commis par Varin, je te promets mon appui le plus énergique pour sauver ton malheureux frère.

— Cette preuve, vous l'aurez, monsieur le marquis, je vous le jure.

— Je n'ai pas à te recommander d'être prudent, ajouta Montcalm. Tes amis les sauvages t'ont appris comment on suit une piste et comment on tend à son ennemi des pièges adroitement préparés...

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit le chasseur dont, pour la première fois, un sourire vint animer l'intelligente physionomie. Il faudra que Varin ait de bonnes dents s'il peut ronger les mailles du filet que je compte jeter sur lui !

VIII

L'INTENDANT VARIN

Il était environ minuit lorsque le Chasseur de bisons sortit de la tente de M. de Montcalm.

La nuit était sombre ; pas une étoile ne se montrait au ciel, où roulaient de gros nuages noirs.

Aucun bruit ne s'élevait du camp endormi ; tous les feux étaient éteints.

Cependant, au milieu de cette obscurité, se détachait, sur un monticule voisin, un vaste cône de toile vivement éclairé.

— C'est la tente de l'intendant, fit David en suspendant tout d'un coup sa marche.

Il réfléchit un instant, puis, prenant une de ces déterminations hardies et soudaines qui lui étaient habituelles, il se dirigea résolument de ce côté.

— Il faut au moins, dit-il, que je voie sa figure, afin qu'à l'occasion je puisse le reconnaître.

Lorsqu'il fut plus près de la tente, il entendit un bruit de voix fort animé, mêlé au choc des verres. Un disque de lumière projeté sur la toile blanche y faisait une large oréole.

— Par mon saint patron ! pensa David en entendant ce bruit et en voyant l'éclat de cette lumière, on dirait qu'il ont peur que l'ennemi ne connaisse pas la position de l'armée !